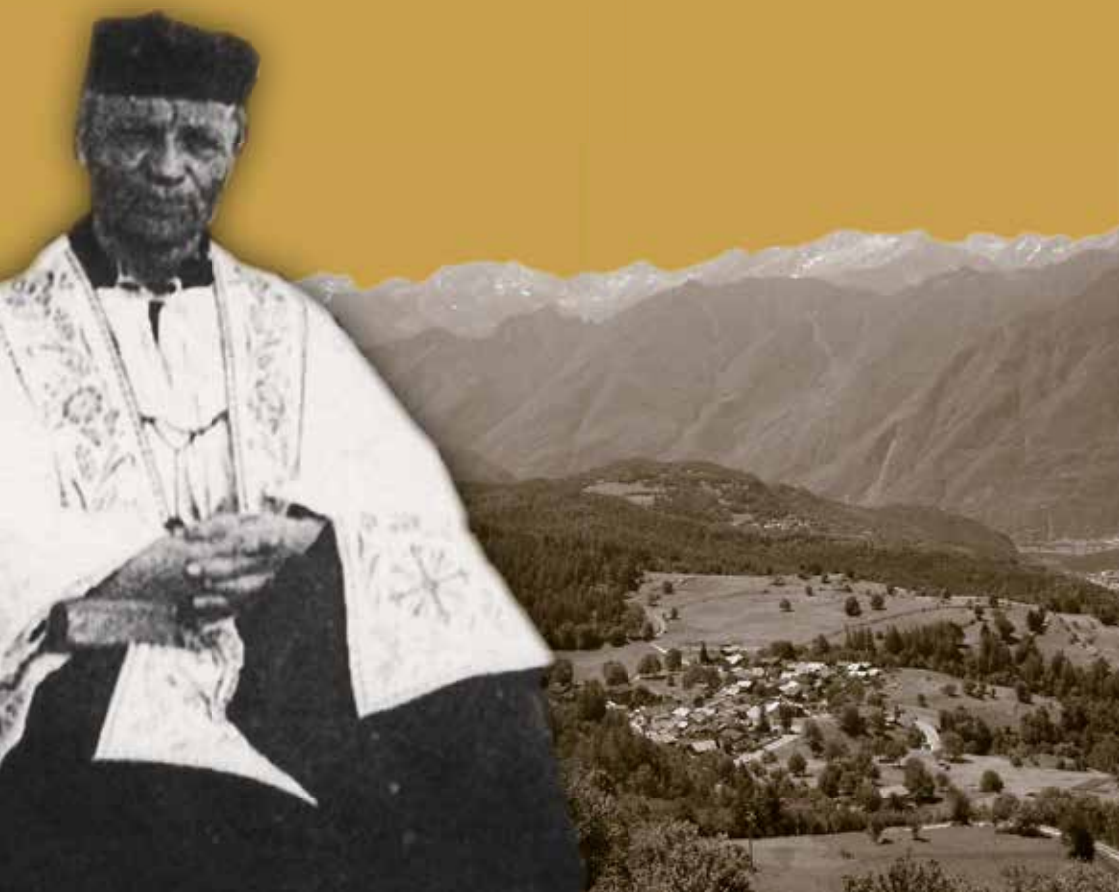


Émarèse ma chère Patrie, terre de mes Pères

L'abbé Joseph-Marie Trèves et son pays natal.

Joseph-César Perrin



Avec ces mots le sénateur Cesare Dujany introduisit la conférence de Joseph-César Perrin sur l'Abbé Trèves le 21 juin 2017.

Toujours attentif à l'actualité régionale, nationale et internationale, conscient que les droits acquis n'existent pas et que rien n'est durable, il était convaincu qu'il faut toujours lutter pour les conserver et pour améliorer notre avenir.

Président de notre association, depuis sa création en 2013, il a été pour nous un point de repère important. Merci Cesare.

L'Association Culturelle et Centre d'Études Abbé Trèves a organisé récemment à Émarèse une conférence sur l'Abbé. Nous désirons la faire connaître à toutes les familles d'Émarèse.



Commémorer ce grand et humble citoyen d'Émarèse c'est se souvenir que voilà 90 ans, dans les temps les plus sombres, les situations les plus désespérées, des hommes et des femmes ont su dire non à l'inacceptable, par un choix volontaire, au péril de leur vie, à la monstrueuse idéologie du nazisme, et de l'état centraliste et antidémocratique, faire ainsi renaître l'espoir alors que tout pouvait sembler perdu.

La démocratie et l'autonomie ont besoin d'une éthique qui repose sur un système de valeurs: la liberté, la justice, le respect de la personne. Depuis des années la démocratie et l'autonomie semblent frappés de vieillissement et d'anémie; ils révèlent des limites et des fragilités.

La lutte de l'Abbé nous aidera à continuer et à combattre l'indifférence.

Le Président du Centre
SÉNATEUR CESARE DUJANY

INTRODUCTION

Nous vous remercions d'avoir bien voulu être là pour célébrer, ce soir, le jour de l'anniversaire de sa mort, survenue le 21 juin 1941, l'Abbé Joseph Marie Trèves, un personnage exceptionnel qui a profondément marqué par ses idées et son action l'histoire de notre région.

Son engagement fut en effet multiple. Il se consacra d'abord, en tant que représentant de Dieu, à la diffusion du message pastoral, ce qui l'amena à sillonner en long et en large notre vallée, à connaître ainsi de près les difficiles conditions de vie des paysans et à développer une grande sensibilité envers les questions sociales. Il suffit, à ce propos, de penser à son idée d'instituer des caisses rurales à leur aide, ou à la constitution de la ligue valdôtaine antialcoolique.

En tant que résistant, ensuite, sa défense de la langue française, menacée, voire persécutée, pendant la dictature fasciste est inoubliable. Nous rappelons ici l'opuscule, dont il fut promoteur en 1922, *Nous Valdôtains, nous voulons le français*, où il expliquait les raisons pour lesquelles utiliser cette langue, puis son intérêt et son soutien pour les écoles de hameau dans *Une injustice qui crie vengeance*, en 1923, et encore la fondation de *La Jeune Vallée d'Aoste* en 1925.

Enfin, en tant qu'intellectuel, il collabora à la création du « *Messager Valdôtain* », qui est présent, de nos jours encore, dans chaque foyer valdôtain, et de la revue « *Augusta Prætoria* ».

Ce ne sont là que quelques-unes des activités menées par ce prêtre infatigable, mais qui suffisent à rendre l'ampleur de ce personnage illustre de notre patrimoine historique et culturel, qui naquit ici à Émarèse, dans le hameau de Erésaz, le 31 août 1874, et qui eut pour sa commune, tout au long de sa vie, un attachement profond, comme nous le montrera M. Joseph-César Perrin, président de l'Académie de Saint-Anselme et spécialiste de la figure de l'Abbé Trèves, dans sa conférence « *Émarèse, ma chère Patrie, Terre de mes Pères* ».

Laura Grivon

«Émarèse, ma chère Patrie, terre de mes Pères» L'abbé Joseph-Marie Trèves et son pays natal

JOSEPH-CÉSAR PERRIN

Ayant été sollicité par M. le Sénateur Dujany, président du Centre d'Études Abbé Trèves, de parler aux Émarésots de leur compatriote Joseph-Marie Trèves, j'ai proposé la date d'aujourd'hui car il s'agit du 76 anniversaire de sa mort, survenue à Excénex le 21 juin 1941, date funeste car la disparition de l'un des plus grands défenseurs de la « cause valdôtaine » a certainement appauvri le Val d'Aoste. D'autant plus qu'on était dans un moment de pleine dictature fasciste et de guerre, ce qui demandait la présence de ce lutteur sans crainte et dans relâche.

« Mais lutter pour le vrai, pour le juste, le bien et cela ouvertement, à visière levée, ah ! va ! c'est beau ! ça fait du bien ! ça vous fortifie et vous trempe et vous rend presque invincible, du moins imprenable ! J'aurais toujours la nostalgie de ces années de combats, de propagandes de toutes sortes, de randonnées valdôtaines, du jour et de la nuit, par monts et par vaux ! »

Ainsi s'exprimait l'abbé Joseph-Marie Trèves dans une lettre envoyée à son ami Pierre Gorret le 8 septembre 1935. Je crois que ces quelques lignes résument toute la vie de cet homme extraordinaire aux mille facettes, aux mille initiatives, aux mille combats ; la vie d'un humble et pauvre prêtre qui, à côté de sa mission pastorale bien remplie, s'est voué âme et corps à la défense des droits de son peuple, à la sauvegarde de la langue française, au développement économique, culturel, social et moral de son Pays, le Val d'Aoste tout entier : *pro aris et focis* ! Guidé par les préceptes de l'Évangile et fidèle à son mot d'ordre, l'abbé n'a cessé toute sa vie de lutter, d'une part, pour l'affirmation de la Foi et de la religion chrétienne combattue par les anticléricaux de l'époque et, d'autre part, pour faire renaître la culture, l'économie, la politique de sa grande Patrie, le Val d'Aoste. Mais ce combattant inébranlable,



Photo prise en occasion de son ordination sacerdotale (1900).

© Photo de Pietro Péaquin

De gauche à droite
debout :

1. Innocent Trèves
2. Giustina Péaquin (Juhtinne)
3.
4.

assis :

5.
6. Abbé Joseph-Marie Trèves
7.

par terre :

8.
9.

engagé corps et âme dans ses batailles, n'a jamais oublié sa petite Patrie, c'est-à-dire Émarèse, et encore moins Érésaz, son village natal. Nous allons le voir brièvement.

Dans mes recherches historiques je me suis intéressé à plusieurs reprises de ce prêtre, intellectuel, patriote jusqu'à la moëlle des os, idéaliste, combattant infatigable, de cet irréductible «soldat sans peur et sans reproche de la dernière tranchée valdôtaine», de ce chef incontesté de la Jeune Vallée d'Aoste, de sa pensée et de ses multiples actions. Aujourd'hui je ne vais pas aborder ces aspects. Je me limiterai à essayer de voir les rapports que cet homme a gardés envers son pays natal, ce qu'il souhaitait pour son plein épanouissement, ce qu'il désirait voir réaliser afin que sa communauté se développe et grandisse.

C'est à Érésaz que Joseph-Marie Trèves, dernier rejeton d'une grande famille de douze enfants, était né le 31 août 1874. C'est ici qu'il fréquenta l'école primaire, l'une de ces écoles de hameau fondées par le clergé et par le peuple, institutions qui avaient rapidement réduit l'analphabétisme chez nous et qui deviendront l'un des grands soucis de l'abbé quand le fascisme en supprimera un grand nombre; humbles écoles auxquelles il consacra pour leur défense trois opuscules, *Une injustice qui crie vengeance!* (1923), *À la recherche de la fondation de nos écoles* (1924) et *Aperçu sur l'instruction du peuple avant l'école élémentaire moderne* (1936).

Avant de partir vers Aoste pour suivre sa vocation, fréquenter le Séminaire, s'acheminer vers la prêtrise et recevoir l'ordination le 9 juin 1900, le jeune Joseph-Marie avait vécu la vie de tous les enfants campagnards de l'époque en aidant autant que possible ses parents dans les travaux de la campagne, notamment en devenant berger. Grandi et éloigné de son pays, il n'oubliera jamais

ce moment de vie pastorale qu'il évoquera souvent. Je ne cite que deux exemples. Dans une lettre du 24 juin 1931 à son ami Félicien Gamba, en le poussant à insérer dans son histoire sur le Mandement de Montjovet la recherche « des humbles et des petits de la *bassa forza* et des grégaires », il lui évoquait sa vie de petit pâtre, de quand il était « pauvre chevrier à travers les *clappey* d'Érésaz, pendant 6 ans de mon enfance ». L'abbé rappellera son origine paysanne aussi dans une lettre du 23 avril 1938, où il définit lui-même et son ami Félicien « deux chevriers d'Émarèse ». Et pour défendre cet humble travail, il ajoutait : « Il me semble donc d'avoir pratiqué et connu cette profession bien estimable (au fond), quoique si méprisée au monde, assez belle et des plus saines qui soient au monde ! » Le petit chevrier grandira, il se dévouera au Seigneur et il deviendra berger d'âmes, mais il n'oubliera pas cette expérience, pauvre mais noble, de berger des chèvres.

Le petit berger, s'étant dévoué au Seigneur et devenu abbé, dut s'éloigner d'Émarèse pour desservir l'Église valdôtaine, d'abord en qualité de vicaire par-ci par-là dans la région (Valtournenche, Lillianes, Saint-Christophe), puis de recteur à Planaval d'Arvier (1907-1911) et à Promiod sur Châtillon (1911-1925) et enfin de curé à Excenex (Aoste), petite paroisse qu'il desservit depuis le 22 août 1925 jusqu'à sa mort. Cependant, cette longue pérégrination ne lui fit pas oublier son pays, celui qu'il définissait « mon cher Pays natal, la terre qui m'a donné la foi, la terre de mes Pères »



Avec l'âge qui avançait, la santé de l'abbé qui avait été hospitalisé deux fois à Aoste et à Turin devenait de plus en plus chancelante. Ses manuscrits et ses lettres nous révèlent qu'il souffrait des gastro-entérite chronique, d'hépatite, de sciatique, d'un peu d'épuisement nerveux et parlent de faiblesse générale. Dans son *Carnet de la santé* des années 1934-1936 l'abbé exclamait : « Me

voici dans ma dernière étape de ma vie : la Vieillesse. Cela je le sens vivement : à 60 ans ! Et je dois me considérer et me traiter comme tel : un vieillard commençant, un peu déjà convalescent et réclamant des soins spéciaux et des médicaments particuliers au physique, à l'intellectuel, au moral, en tout ». Cependant, il n'oubliait pas son Émarèse et malgré ses maux et sa « jambe gauche hypothéquée et au $\frac{3}{4}$ invalide à la suite de trois sciaticques », comme il affirmait en 1936, il y allait assez régulièrement, même si les montées à son Pays natal devenaient pour lui de plus en plus pénibles.

Émarèse restait dans son cœur et pour Émarèse Trèves avait conçu mille projets. Je ne rappellerai ici que de quelques-uns parmi les principaux, car il serait trop long devoir les énumérer tous.

Il est évident que son esprit bouillonnant concevait, le plus souvent, des desseins irréalisables pour l'époque, mais il est quand même intéressant de les mentionner car certains d'entre eux démontrent l'esprit d'avant-garde de cet homme.

C'est le cas, par exemple, de ses conceptions sur le féminisme social et chrétien, anticipatrices d'une longue bataille pour l'émancipation de la femme. Nous les trouvons dans un carnet intitulé *Liste des Facienda*, écrit en 1907, avec quelques adjonctions durant les trois années suivantes, où l'abbé a étalé une série de propos de tous les genres dont quelques-uns concernent Émarèse. Or, parmi ceux-ci il y justement sa pensée d'avant-garde sur la femme. Nous y lisons : « Rédiger pour Émarèse un tract, *Les droits de la Femme*, point de départ du Femminisme (*sic*) Valdôtain qu'il faut absolument inaugurer. Enfant de Dieu, plus faible, possédant des défauts, oui, mais aussi des qualités exquisés, comprenant plus de la moitié de genre humain, la femme, cet adjutorium simile sibi de l'homme, a été jusqu'ici tenue dans un état d'infériorité injuste, égoïste, indigne. Pourtant comme jeune enfant, adolescente, jeune fille, épouse, mère, veuve, ou célibataire, elle

a droit au respect autant que l'homme; plus encore à cause de sa faiblesse et elle peut rendre à la Famille, à la Religion, à la Commune, à la Classe, à la Société et à la Patrie les plus nobles, précieux et indispensables services. Pour rédiger ce tract: charger de rédiger les listes des injustices que subit la femme; en toute manière: 1° Justine de Cresta; 2° l'institutrice Gamba d'Étienne; 3° la filleule Marie; 4° Roux Marie; 5° Clémentine; 6° Marcelline; 7° Rosalie Tognan; 8° Mathilde; 9° Marie Bonis. Les comparer, contrôler, épurer, formuler et compléter; par là à l'avance l'action propagandiste ».

Je fais remarquer qu'il écrivait cela en 1907 quand les droits de la femme étaient encore loin d'être reconnus. Et le sien n'était pas un simple propos car pour son « Féminisme chrétien social valdôtain », comme il le définissait, l'abbé s'était mis en action et pour ce faire il avait organisé des conférences. Nous en connaissons au moins trois que lui-même a mentionnées: « initié secrètement à Émarèse le 2 septembre 1912; ouvertement à Antey le 17 juillet 1913; publiquement à Torgnon le 16 août 1914 » a-t-il écrit à ce propos.

La famille était pour Trèves la base de la vie sociale, mais elle ne devait pas être isolée car elle devait agir dans le village et dans la commune et l'abbé désirait que celle-ci puisse garder un cachet propre dont les aspects particuliers devaient être valorisés. Voilà donc l'idée de créer à Émarèse un "Musée du pays" pour en rappeler l'histoire mais aussi la flore, la faune, la minéralogie, le souvenir des hommes remarquables et des bienfaiteurs; structure qui aurait dû être pourvue d'une salle pour des conférences et des réunions ou pour les projections cinématographiques.

Mais pour que le pays puisse être valorisé il fallait, avant toute autre chose, en améliorer l'accès car la commune d'Émarèse n'était encore desservie que par un mauvais chemin muletier. Trèves songeait à la construction d'une grande route montant jusqu'à Sommarèse et pour accélérer les temps il était disposé à

verser, lui-même, en cinq tranches annuelles, la somme de 500 francs, puis portée à 1 000 francs, à la condition que la route soit déclarée provinciale. Cela ne s'étant pas passé, en 1910 il modifia l'objet de son offrande la destinant à la création d'un Bureau de Poste à Érésaz, près du bâtiment des écoles.

L'amélioration du service postal, surtout pour les communes rurales, était pour lui une question de justice sociale. Ainsi, il sentit le devoir d'écrire sur le "Messager Valdôtain" de 1922 un article, *Valdôtains ! Améliorons notre poste rurale*, qui dénonçait l'absence de la distribution du courrier surtout dans les vallées latérales, c'est-à-dire dans les communes déjà défavorisées à cause de leur isolement. Ayant constaté que 31 paroisses, dont celle d'Émarèse, et que plus de 20 000 habitants étaient dépourvus de Bureau postal, il en prônait par cet écrit la création, il sollicitait le placement de boîtes postales dans tous les villages ayant au moins cent habitants et il souhaitait un service postal quotidien.

L'abbé était conscient du fait que pour préparer l'avenir il faut connaître le passé, mais il constatait avec amertume que les Valdôtains ne connaissaient pas l'histoire du Val d'Aoste et que, notamment les jeunes, « sont déracinés dans leur hameau natal même, des étrangers au sein de leur propres Pays ». À l'école on leur enseignait tout sur les origines légendaires de Rome, l'histoire des pays lointains ou « le récit des soi-disant hauts faits du prétendu *Risorgimento*, des Cavour, Mazzini, Garibaldi, fratelli Bandiera et autres héros *eiusdem farinae* », mais absolument rien de notre passé, de nos institutions, de nos traditions civiles et religieuses. Voilà donc la nécessité de l'apprentissage de notre histoire en commençant par celle locale pour laquelle, cependant, il devenait urgent d'écrire la monographie de chaque commune.

Dans la première phrase de son intéressant opuscule *Écrivons*

l'Histoire de nos Paroisses, paru en 1924, l'abbé Trèves rappelait que son plus grand désir était celui de voir publier l'histoire de toutes les communautés. Quant à Émarèse, ce désir datait depuis de longues années. En effet, déjà en 1907 l'abbé s'était proposé d'écrire une histoire religieuse et civile de son Pays. « Je dois à mon cher petit Pays ce témoignage d'attachement filial » écrivait-il. Et il ajoutai : « Il me coûtera des peines dans les recherches des documents, des voyages nombreux dans la Vallée, des sacrifices pécuniaires pas petits, grands même pour ma bourse de Recteur, mais quand on aime, cela ne compte rien. Imitons les exemples du chanoine Béthaz pour Valgrisenche et du chanoine Roux pour Arvier. Les compatriotes prêtres mes prédécesseurs ont comblé la Patrie de leurs largesses ; moi je ne le puis pas : moi je trace son histoire d'une main patiente et dévouée. Voilà mon cadeau et mon souvenir à la Patrie Émarésote ! Cela tout à la fois par amour pour la Religion et pour le Pays. Mais digne, belle, aussi soignée et aussi complète que possible. À publier entre l'an 1920 à 1925. Que Dieu me soit en aide ! »

Comme l'on voit il s'était donné du temps pour y parvenir. Dans le but de pouvoir consulter les anciens documents où puiser des données pour son histoire, l'abbé conseillait ses compatriotes de conserver jalousement tous les papiers de famille. Dans ses lettres, il revient mille fois sur sa volonté de rédiger la monographie émarésote et il nous apprend qu'il avait effectivement commencé à recueillir du matériel sur Émarèse en fouillant les archives paroissiales et communales, en faisant des recherches aux Archives des Notaires d'Aoste ou en demandant des renseignements et l'envoi de documents à son ami Félicien Gamba, occupé en ce temps-là à écrire l'histoire du mandement de Montjovet. Trèves n'y aboutira pas quoiqu'il y ait songé pendant le restant de sa vie. La tâche était peut-être trop lourde pour ce prêtre aux mille projets et le propos resta sur le papier. Émarèse attend encore aujourd'hui sa monographie.

Par contre, Trèves nous a fourni en 1916 un premier échan-

tillon de l'histoire de son pays natal, de cette ample monographie qui devait se bâtir « pierre par pierre » : c'est *L'ancien Ru d'Émarèse*. Un jour Dominique Noussan, chanoine de la Cathédrale d'Aoste, lui avait prêté un minotaire du notaire Pierre Calzini, qui contenait, entre autres, un acte du 13 mai 1433 concernant le règlement de fondation du grand ruisseau Courthoud dont les eaux servaient aussi à irriguer le territoire d'Émarèse. En rappelant l'histoire de ce ru, l'abbé s'est arrêté notamment sur la répartition des eaux et il a fourni intégralement l'égance des usagers d'Émarèse et les noms des familles qui y apparaissent.

Comme l'on sait, la maigre congrue et la petite rente des biens de la rectorie de Promiod ne fournissaient à l'abbé que le strict essentiel pour vivre ou, plus exactement, pour « vivoter » comme il affirmait lui-même. Il n'avait donc pas tout l'argent nécessaire à l'impression de celui qu'il appelait son « premier Opuscule historique émarésot ». Il put le faire, dit-il, grâce à une « généreuse compatriote qui m'a tendu la main pour couvrir les frais de publication » : il s'agissait de la trésorière de l'Union des femmes catholiques d'Émarèse dont j'ignore le nom.

L'égance du ru avec ses noms des lieux et des familles lui suggéra deux nouveaux sujets d'étude. « Le spectacle réconfortant de ces vieilles souches valdôtaines plongeant leurs racines au cœur même du moyen âge et se montrant déjà à cette date reculée si vivaces et si dévouées pour le bien du pays, réveille dans mon cœur un désir qui y sommeille depuis bien des années », écrit-il. Il s'agissait du 'Familiaire' et de la toponymie de son pays.

Par le premier sujet Trèves désirait imiter ce que De Tillier avait fait avec son *Nobiliaire du Duché d'Aoste* mais avec une différence substantielle dans son contenu : l'abbé, enfant du peuple paysan, ne voulait pas s'intéresser à la noblesse mais se préoccuper des familles du peuple. Ce sont celles-ci qui devaient être valorisées car, écrivait-il, c'est sur elles que reposaient la société et le Pays ; donc « respect sans fétichisme pour l'ancienne noblesse disparue,

et place, dans notre histoire, aux familles du peuple ! » Dans une lettre du 30 décembre 1917 il disait à Félicien Gamba que les nouvelles recherches historiques devaient remédier à l'oubli du passé car on avait « trop fermé les yeux sur les efforts longs, patients, tenaces du Peuple pour se former, s'éduquer, se libérer et payer le plus possible de sa personne, de son intelligence, de sa bourse, de son sang pour le bien intellectuel, moral et économique du Pays ». Le 'Familiaire' d'Émarèse devait justement mettre en relief l'histoire vivante des foyers de son Pays: les Trèves, les Novallet, les Crétier, les Péaquin, etc. L'abbé avait commencé ses investigations et ayant, par exemple, trouvé la date de 1321, la plus reculée, pour un Péaquin habitant à Estaod (Montjovet) et de 1399 pour un Pierre Péaquin de Sommarèse, il se demandait si la souche de cette famille provenait de la montagne et de là s'était ramifiée dans la plaine ou vice-versa.

De même, Trèves retenait opportun et utile de relever les noms des lieux qui, de par leur ancienneté, étaient l'expression la plus pure de la paysannerie ; ils méritaient donc d'être connus, conservés et valorisés.

À vrai dire, ces deux sujets dataient en lui depuis le temps de son vicariat et au début des années 10 il en parlait à l'abbé Pierre Gorret. Il y reviendra à plusieurs reprises, tantôt en se proposant d'y travailler, tantôt en poussant l'ami Gamba à s'en occuper.

En pensant aux noms de familles et aux toponymes, il se préoccupait de la graphie qu'il fallait employer pour rendre certaines particularités de prononciation présentes dans le patois d'Émarèse: « Eh ! bien, si en plaine on dit: téta (tête), Émarèse dit: teshta : de testa (latin) ; or je ne sais vraiment écrire cette aspiration émarésote de tête, château, ôter, etc. Et de un ! Cette autre particularité émarésote d'une espèce d'erre qui remplace l'emme de la plaine. Mine: en plaine mena, meuna, à Émarèse: méra: comment écrire ça ? » se demandait-il. Il suggérait une graphie française car les toponymes, dit-il, « sont du vieux français ou du

roman ou du celtique ou ligurien, la plupart du temps latinisé ou romanisé et jamais italianisé jusqu'ici par nos campagnards ».

Pour ces deux travaux il cherchait la collaboration de ses compatriotes, tels que son cousin François de Teyan (Crétier) pour Sommarèse, Sulpice Blanc pour Érésaz, Célestin Péaquin pour Émarèse et La Saléraz. Il prévoyait de dépenser 500 francs pour récompenser les collaborateurs et pour les frais de voyage, papiers, cahiers, etc.

Dans une lettre du 29 juin 1938 il disait qu'il comptait conclure le travail pour la fin de l'année. J'ignore ce qu'il fit. Dans ses documents il n'y a pas de traces de ces travaux. Probablement le 'familial' et la toponymie restèrent un rêve comme il en fut pour une longue série d'essais qu'il avait envisagés d'écrire. Voici quelques-uns : l'histoire des écoles de son pays, les hommes notables d'Émarèse, le dictionnaire du patois local, les biographies de l'instituteur Sulpice Trèves, du major Trèves, du baron Alexandre Vagina d'Émarèse et de l'archiprêtre Péaquin qu'il qualifie de « le plus grand des Émarésots, modèle de curé » et comme « le Fondateur de nos Écoles, le Père de la Patrie Émarésote » ; mais il comptait aussi écrire l'histoire de la paroisse depuis 1747 (date de son détachement de Saint-Germain et de son érection en paroisse autonome) jusqu'à 1930, un chansonnier des vieilles chansons du pays et bien d'autres arguments encore car on pourrait continuer dans l'énumération de ses propos d'écrivain, mais la liste risquerait d'être trop longue et ennuyeuse. Les desseins étaient bons, la réalisation plus difficile. D'ailleurs, lui-même affirmait dans une lettre du 23 avril 1938 qu'à propos des recherches historiques il se sentait toujours plus affaibli et inutile et il s'exclamait : « Il ne me restera plus que de bonnes intentions et de bons désirs. Je vis de cela ! »

Ce rêveur avait pourtant les pieds sur terre et il était conscient que de graves problèmes sociaux et économiques commençaient à frapper son pays natal et tout le Val d'Aoste. L'agriculture devenait de moins en moins rentable et les jeunes gens regardaient vers d'autres horizons et fuyaient la campagne, attirés par les grandes usines valdôtaines et par la FIAT turinoise, ou bien ils émigraient vers les pays étrangers. Joseph-Marie Trèves était justement hanté par ce phénomène qui causait le dépeuplement de la montagne où les familles commençaient à se vider des bras les plus solides.

« Le hameau montagnard d'Émarèse, décapité, abandonné, piétiné, se meurt ! se meurt ! se meurt ! » s'écriait-il en 1932. Il portait l'exemple de Sommarèse, village qui 50 ans auparavant était florissant et que maintenant était devenu demi-désert avec seulement cinq enfants fréquentant l'école. L'abbé attribuait les causes de ce dépeuplement à la crise économique, certes, mais plus encore à la crise morale et à la perte progressive de la Foi, ce qui avait baissé le taux de nuptialité et de natalité. Pour y porter un remède à l'abandon de la campagne l'abbé prônait une agriculture moderne, plus rentable, et il lançait même des propositions innovatrices qui pouvaient être un complément de l'élevage et de la culture céréalière. Je fournis un seul exemple. Il souhaitait qu'on vulgarise à Émarèse l'apiculture qui, disait-il, est « une source de prospérité, de distraction joyeuse et occupation morale pour enfants, jeunesse, vieillards ».

À propos de l'émigration je veux rappeler un épisode particulier concernant son neveu Aristide, fils de son frère Pacifique, qui s'en était allé travailler à Turin. Le 18 août 1938, immédiatement après la publication du *Manifesto della Razza* et les premières mesures contre les Hébreux, Aristide avait confié à son oncle des craintes parce que la police fasciste, le soupçonnant d'être de race juive, était en train de conduire une enquête sur son origine. Le neveu lui demandait donc de lui fournir toute la documentation possible pour démontrer que les Trèves valdôtains étaient des catholiques et que « la nostra razza è più salassa o romana

dei Romani stessi ». L'abbé, qui avait déjà manifesté sa sympathie pour les Juifs, était sûr que les Trèves de « notre antique souche montagnarde émarésote, de foi catholique, grâce à Dieu, de père en fils, jusqu'à ce jour et de race Japhétique soit celte soit salasse romanisée lors de la conquête romaine [n'est] nullement d'origine sémitique » et il ajoutait : « Nous commençons à goûter les effets du racisme et de l'antisémitisme chez nous et la race des Trèves d'Émarèse, donc de la Vallée d'Aoste, soit originaire de notre Vallée, en sera molestée ! » Aussi, il demanda l'aide de son ami Félicien le suppliant de dresser un mémoire pour établir la vérité « contre l'injuste et absurde accusation d'être de race et de religion juives ». La suite fut heureusement satisfaisante.

Encore à propos d'émigration, en 1934, ayant été contacté par un membre de la famille Fels de Saint-Gal qui lui annonçait d'être le descendant d'une branche de l'ancienne souche des Clapey de Sommarèse émigrée en Suisse au début du XVI^e siècle et désormais éteinte à Émarèse, il se promettait de conduire des recherches, à l'aide aussi de Félicien Gamba, afin de « satisfaire les désirs si nobles et légitimes de ce rejeton de nos vieux Compatriotes Émarésots ».

Parmi les multiples élans intellectuels de Joseph-Marie Trèves, nous voyons souvent pointer par ci par là des intérêts particuliers : l'abbé est intéressé par l'ethnologie, l'ethnographie, l'anthropologie culturelle et sociale. En effet, la vie villageoise d'antan l'attirait et il poussait Félicien Gamba à conduire des enquêtes auprès de son oncle Abraham. Il désirait connaître, par exemple, le prix d'une journée ou d'une demi-journée de travail dans le passé, tant pour les hommes que pour les femmes, son entité, le type de repas qu'on donnait aux ouvriers agricoles, etc. et ils se demandait : « donnait-on du vin au moins aux *sitous* [les faucheurs] ? ». Aimant les anciennes traditions émarésotes, il le questionnait sur les amusements et les jeux pratiqués par la jeunesse de Sommarèse : « jeux de boules à *la roulette* à Joux, aux Secores ou à Palu du côté de St-Vincent, ou bien le jeu du *cian*, même les joutes de

ce jeu avec ceux d'Érésaz ou d'ailleurs. Narre, s'il te plaît, la simplicité et sobriété de cette solide et forte jeunesse pour l'enjeu : quelle somme d'argent ? combien de litres de vin ? Dis si l'oncle a connu et pratiqué la danse à Sommarèse, etc. » De même, il aurait aimé connaître le déroulement d'une journée d'école dans ce dernier village quand elle était encore fréquentée par un grand nombre d'enfants voire par des jeunes gens de seize ou même de dix-huit ans. « Il me semble que le tableau de cette classe d'il y a septante ans serait frappant, comparé à la manière actuelle » disait-il. Il aurait bien aimé rédiger aussi un tableau exhaustif de la vie de sa communauté, telle qu'elle se déroulait au début du XX^e siècle, et il fournit lui-même la liste des matières de cette recherche : « recensement – stature – religion - instruction - émigration - richesse - électeur - métier - labor [travail] - industries - usages - journées - complet, complet, complet, fleurs, plantes, chasse, prix des journées, prix des denrées ; complet, tout ce qu'on peut dire », écrivait-il à ce propos. Comme l'on peut remarquer, ses intérêts vont de la démographie au culte, de la culture aux traditions, de l'économie aux professions des habitants, de la flore à la faune, du travail quotidien à l'exode rural...

J'ai relaté jusqu'ici quelques-uns des très nombreux desseins, projets, intérêts de l'abbé Trèves concernant son pays natal. Mais il ne faut pas oublier que cet homme à « l'esprit bouillonnant » – ainsi que le définissait son ami et confrère Pierre Gorret – était un prêtre consciencieux, fidèle à sa mission, au regard visant au développement de la Foi catholique. L'abbé ne pouvait donc pas manquer d'avoir un égard particulier pour son petit pays.

Au premier point de son carnet *Notes Diverses*, commencé à Promiod le 12 août 1922, sur lequel l'abbé a consigné les choses qu'il aurait aimé réaliser, nous lisons : « 1^o - Essayer d'implanter

Jeunesse Catholique: Promiod, Montjovet, Émarèse et ailleurs ». Le développement de cette association, tant pour la jeunesse que pour les femmes et les hommes, resta une volonté constante de l'abbé. À ce propos, pour s'en convaincre, il suffit de lire les nombreuses lettres écrites à sa compatriote Caroline Roux à laquelle il prodigue ses louanges pour l'action qu'elle accomplissait dans l'association comme responsable des Jeunes Filles et des Femmes Catholiques tout en la prônant à persévérer dans son travail. De même, il poussait Ferdinand Gamba pour que les membres de l'Action Catholique d'Émarèse adhèrent tous à la Confrérie du Saint-Sacrement. En 1937 il se réjouissait avec Caroline Roux qui avait pu créer la section des *Aspirants* à Émarèse.

Dans le domaine religieux ses initiatives sont aussi innombrables. C'est l'abbé Trèves qui, par exemple, en 1933 lança l'idée de célébrer deux ans plus tard les noces d'argent sacerdotales de Lucien Berruquier, ordonné en 1910 et depuis 1919 curé d'Émarèse où il avait substitué son confrère Louis Impérial, assassiné avec sa servante et un ouvrier agricole à la fin du mois de juillet de cette même année. Il écrivait: « Célébrer ces Noces bénies sacerdotales de la manière la plus religieuse et méritoire devant Dieu et la plus honorable et satisfaisante pour M. le curé Berruquier et pour Émarèse. Offrande au curé d'un beau calice, avec coupe en argent et dédicace, d'un Missel neuf à l'église avec chandelles, etc. [...] Offerte d'un service complet au curé, le plus utile ou nécessaire (une soutane et un surtout). Puis, si possible, ce jour-là, Dieu aidant, aller célébrer l'office du soir soit terminer la fête aux Sècorès: 1° bénédiction d'une grande Croix au beau milieu de l'emplacement du sanctuaire; 3° chapelet, chant des Litanies, Paters et prière « Ô Jésus très aimant », chant du Laudate. Le verre au curé et aux chantres à Sommarèse ».



Photo prise devant l'Église de Saint-Pantaléon

© Photo de Pietro Péaquin

De gauche à droite

debout :

1. Joaquèn Peaquin
2. Ferdinàn Gamba
3. Sulpice Roux
4.
5. Don Commod
6. Eugenio Péaquin (Jéne dou sóout)
7. César Roux???
8. Sandrin Péaquin (Sandrin de Panteyón)

assis :

1.
2. Abbé Joseph-Marie Trèves
3.
4. Don Berruquier
5. Don Bréan
6.

Mais le grand projet de l'abbé Trèves pour Émarèse, celui qui le hanta durant les dix dernières années de sa vie, est bien connu : c'est le Sanctuaire à la Sainte Famille qu'il voulait faire construire au-dessus de Sommarèse, au col Secores. La raison qui l'avait poussé à réaliser ce projet était la valorisation de la famille, « base première, fondamentale et inviolable de l'humanité », que l'abbé voyait de plus en plus désagrégée, affaiblie et minée, disait-il, par la mauvaise presse, par l'école monopolisatrice, par la conscription obligatoire, par la Franc-Maçonnerie et le Communisme.

Les Émarésots connaissent très bien cela et je n'ai donc pas besoin de m'y arrêter longtemps. Je me limite, donc, à rapporter ce que l'abbé, lui-même, a écrit dans son cahier des *Desiderata* à propos de cette initiative : « C'est en ce jour 25 juin 1933, à ma chambre de la cure d'Excenex, tandis que là, mi-couché et me reposant sur le plancher, sous le Crucifix, souvenir béni de mes vénérés père et mère, et sous le regard de mon grand-père et parrain Jean-Baptiste Trèves vénéré, que m'est venue l'idée de dresser ce cahier de mes « Desiderata » et qu'est surgi en mon esprit et en mon cœur l'idée, le désir et le projet d'un sanctuaire à la Sainte Famille, à bâtir aux Sècorès, à Sommarèse, sur Émarèse ». À cet édifice, spacieux et somptueux, l'abbé aurait voulu ajouter un oratoire à la sortie du village de Sommarèse, là où commençait la montée vers le col et un Chemin de Croix tout au long du parcours, avec ses Stations où dans les petits oratoires des sculptures en bas-relief ou en ronde-bosse devaient inciter le pèlerin à la prière.

L'abbé qui avait d'abord prévu la construction du Sanctuaire au col Secores, au mois de mars 1934 modifia sa volonté et voulut le bâtir à Érésaz pour qu'il devienne l'église paroissiale. L'idée de ce transfert au village d'Érésaz lui avait été dicté par la constatation que l'église Saint-Pantaléon, le presbytère et le cimetière étaient placés dans un endroit trop isolé et, de surcroît, éloignés de tous les centres habités de la paroisse. Ce déplacement était nécessaire et urgent, disait-il, « soit pour tirer le Curé de cet isolement

désastreux soit pour porter Église et Pasteur au centre naturel et normal de la Paroisse ».

Malgré qu'il se soit battu depuis 1933 jusqu'au dernier jour de sa vie pour son projet, Trèves ne vit jamais l'accomplissement de son rêve. Après sa mort, il faudra attendre presque 40 ans pour que ce rêve se réalise ; mais grâce à l'initiative et à la constance de M^{me} Marie Bonis veuve Crétier, nièce de l'abbé, et à l'intervention financière de l'Administration régionale qui a permis de modifier et d'agrandir l'ancienne chapelle Saint-Roch, le Sanctuaire sera béni le 18 mai 1980.

Durant ses dernières années de vie, Trèves souffrit moralement pour tous les méfaits que la dictature fasciste avait commis au détriment de la Vallée d'Aoste et pour l'indifférence que trop de Valdôtains montraient à l'égard de la suppression de l'identité valdôtaine, de la langue française et de toutes les anciennes valeurs. Le cœur plein d'amertume pour cette déchéance, il se sentait aussi faiblir et vieillir. À l'accomplissement de ses 60 ans il écrivait, je l'ai déjà dit : « Me voici rentré dans la dernière étape de ma vie : la Vieillesse ». Et dans ses lettres, surtout après 1934, l'abbé rappelait souvent sa mauvaise santé et la difficulté de se déplacer. En juin 1936 pour se rendre à son foyer natal depuis Fontaine (Brusson), il dut faire cinq haltes pour se reposer avant de parvenir au Col de Joux : « Je ne pouvais plus arriver, tellement la fatigue me pesait et me terrassait » dit-il ; et encore deux haltes depuis le col jusqu'à Sommarèse où il était arrivé essoufflé. « Je suis arrivé au village d'Émarèse rendu de fatigue après avoir dû faire 11 pauses en route. À Sommarèse, j'ai dû faire 4 pauses de Chessan pour me rendre droit chez mon neveu Basile. Je ne pouvais plus marcher : jambes et reins ne me faisaient plus service » avouait-il en janvier 1941. Et l'on pourrait multiplier ces exemples.

Toutefois, il ne cessa pas de se rendre à Émarèse toutes les fois qu'il pouvait et que son ministère pastoral le lui permettait. À la fin de décembre 1937, par exemple, il annonçait à Caroline Roux qu'au cours de la deuxième semaine de janvier il se serait rendu à Émarèse et que le 12 il comptait être vers 8 ou 9 heures du matin à Sommarèse, où elle habitait. « Tu fais le plaisir de me garder un peu de lait pour dîner avec deux œufs – *al solito* », lui demandait-il. Le 27 mai 1941, vingt-cinq jours avant sa mort, en écrivant à son neveu Félix Crétier, l'abbé Trèves lui annonçait qu'aux premiers jours de juin il allait monter à Émarèse. Ce fut son avant-dernier voyage au pays natal. Le dernier sera en 1980 quand sa dépouille mortelle revint à sa « mère patrie bien aimée » pour être inhumée dans ce temple à la Sainte Famille qu'il avait si fortement voulu.

Si la volonté de bâtir ce Sanctuaire est la marque de sa profonde dévotion, le fait d'avoir choisi Érésaz pour son emplacement est la manifestation évidente de son grand amour pour son pays natal et pour les valeurs chrétiennes, morales et sociales que cette petite communauté avait assimilées et élaborées au cours des siècles. Les a-t-elle conservées ? C'est probable, mais certainement sans la profonde conviction, la conscience et l'ardeur de son illustre compatriote que, cependant, les Émarésots ont voulu rappeler et honorer en créant le Centre d'Études et le Musée qui en perpétuent le souvenir.

En nos temps de perte des anciennes valeurs et de toujours plus rapide 'dévaldôtainisation', non seulement Émarèse, mais la Vallée d'Aoste toute entière devrait rappeler plus souvent le petit berger des chèvres d'Érésaz et son message de chrétien et de pasteur d'âmes qui incitait ses compatriotes émarésots à œuvrer « cœur et âme à maintenir et fortifier le Règne de Jésus-Christ, certes, oui, à Émarèse d'abord, notre mère patrie bien aimée si douloureusement éprouvée et qui doit travailler à devenir un exemple et un modèle pour les autres ». De cet homme et prêtre qui, soutenu et guidé par les préceptes de l'Évangile et par sa Foi, a combattu pour la sauvegarde des droits de son peuple. Et il faudrait aussi

méditer sur ses idéaux de ce grand combattant valdôtain qui sous la néfaste dictature fasciste, malgré les perquisitions qu'il dut subir et les menaces d'être envoyé au confino, ne s'est jamais plié face à ceux qui voulaient anéantir sa Patrie.

Suivant l'exemple de Joseph-Marie Trèves, de cet humble abbé mais si grand et illustre Valdôtain, nous devrions nous engager, nous tous, et adopter sa devise : « Pro aris et focis certamen, usque ad mortem ».

En sommes-nous capables ?

BIBLIOGRAPHIE ESSENTIELLE

Pour orienter le lecteur à un approfondissement sur l'abbé Joseph-Marie Trèves je présente ici une courte bibliographie qui n'est évidemment pas exhaustive. Il faudrait, entre autres, mentionner tous les articles que l'abbé a fournis aux journaux locaux et au "Messager Valdôtain". Cependant, quoique incomplète, elle peut faciliter ceux qui sont intéressés à la lecture des écrits de l'abbé et des principaux articles biographiques qui ont été rédigés sur ce grand Valdôtain.

CEUVRES DE L'ABBÉ TRÈVES

- * *Valdôtains! Une caisse pension nationale pour les travailleurs prévoyants*, Turin, Imprimerie Elzeviriana, 1910.
- * *L'ancien ru d'Émarèse*, Aoste, Imprimerie Catholique, 1916.
- * *Faisons notre testament*, Aoste, Imprimerie Catholique, 1920.
- * *Écrivons l'histoire de nos paroisses*, Aoste, Imprimerie Catholique, 1921.
- * *Une injustice qui crie vengeance*, Aoste, Imprimerie Catholique, 1923.
- * *A la recherche de la fondation de nos écoles*, Aoste, Société Éditrice Valdôtaine, 1924.
- Valdôtains chantons*, Turin, F. Bianchi, 1932.
- * *Aperçu sur l'instruction du peuple avant l'École élémentaire moderne*, Aoste, Imprimerie Catholique, 1936.
- Nous Valdôtains nous voulons le français*, in *L'abbé Joseph-Marie Trèves. Aspects de sa vie et de son œuvre. Anthologie d'écrits édités et inédits*, Aoste, Imprimerie Valdôtaine, 1993.

N.B. Les ouvrages avec astérisque (*) ont été republiés in *Recueil de textes valdôtains (Écrits de l'abbé J. Trèves)*, III, Aoste, Imprimerie Marguerettaz, 1967.

■ LETTRES ET ÉCRITS DE L'ABBÉ TRÈVES ■

Quelques lettres de l'abbé Joseph Trèves

(par Pierre Gorret),

Aoste, Imprimerie Ibla, 1967.

Lettres de l'abbé Joseph Trèves à Félicien Gamba

(par les soins des AHR),

Aoste, Imprimerie Valdôtaine, 1971.

Lettres de l'abbé Joseph-Marie Trèves à Mario Norat

(par Giuseppe Mafrica), "Archivum Augustanum",

Sources et documents d'histoire valdôtaine,

Aoste, Imprimerie Ibla, 2001.

Lettres de l'abbé Joseph-Marie Trèves

à Caroline Roux (1933-1941)

(par Joseph-César Perrin), in BASA XII (Nouvelle Série),

Aoste, Imprimerie Valdôtaine, 2012.

Quelques écrits inédits de l'abbé Trèves

(par Joseph-César Perrin), in BASA XVI (Nouvelle Série),

Aoste 2015.

De nombreux articles de l'abbé ont paru dans

"La Vallée d'Aoste"

"Le Duché d'Aoste"

"Bulletin de la Ligue Valdôtaine"

"La Revue Diocésaine d'Aoste"

"Le Messager Valdôtain"

"L'Écho de la Vallée d'Aoste"...

■ ÉCRITS SUR L'ABBÉ TRÈVES ■

ANONYME, *Don Giuseppe Trèves*, in “Augusta Prætoria”,
25 juin 1941.

COQUILLARD Rodolfo, *L'orgoglio della povertà*,
in “Augusta Prætoria”, 25 juin 1941.

BRÉAN Giuseppe, *Don Giuseppe Trèves cavaliere dell'ideale*,
in “Augusta Prætoria”, 6 août 1941.

GORRET Pierre, *Introduction*, in *Quelques lettres
de l'abbé Joseph Trèves*, Aoste, Imprimerie Itla, 1967.

COLLIARD Lin, *Préface et L'abbé Joseph Trèves
et l'histoire valdôtaine*, in *Lettres de l'abbé Joseph Trèves
à Félicien Gamba*, cité.

TRÈVES Mario, *L'abbé J.-M. Trèves Le parcours d'un Valdôtain*, Aoste,
Imprimerie Duc, 1983 et 2012.

MAFRICA Giuseppe, “*Cher Mario...*” *Le quotidien de la
“Jeune Vallée d'Aoste” dans les lettres de l'abbé Trèves
à Mario Norat*, in *Lettres de l'abbé Joseph-Marie Trèves
à Mario Norat*, cité.

PERRIN Joseph-César, *50^{ème} anniversaire de la mort
de l'Abbé Trèves. Une vie dédiée à la religion et au Pays. Vision
prophétique de l'Abbé Trèves*, “Le Peuple Valdôtain”, n° 13/1991.

MOMIGLIANO LEVI Paolo, *Profilo biografico di Joseph-Marie Trèves*, in
L'abbé Joseph-Marie Trèves. Aspects de sa vie et de son œuvre, I,
Répertoire iconographique ; II, *Anthologie d'écrits édités et inédits*,
Aoste, Imprimerie Valdôtaine, 1993.

PERRIN Joseph-César, *L'Abbé Joseph-Marie Trèves et le “droit chemin”*,
“Corriere della Valle”, n^{os} 41, 42, 43, 44, 45 46, 47/2001 et n^{os} 1, 2,
3, 4, 7, 8, 10/2002.

PERRIN Joseph-César, *Une Histoire de la Vallée d'Aoste.
Un projet-rêve de l'abbé Trèves*,
“Lo Flambò. Le Flambeau”, n° 221, 1/2012.

PERRIN Joseph-César, « *Chère sœur en Jésus-Christ* »
Lettres de l'abbé Trèves à Caroline Roux (1933-1941),
BASA XII (Nouvelle Série),
Aoste, Imprimerie Valdôtaine, 2012.

PERRIN Joseph-César, *L'abbé Joseph-Marie Trèves*
entre pensée et action,
“Il Corriere della Valle”, n^{os}, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30/2012.

PERRIN Joseph-César, *Le christianisme social*
de l'abbé Joseph-Marie Trèves dans quelques écrits inédits,
in BASA XVI (Nouvelle Série), Aoste 2015.





Comune di
Commune de
Emarèse

i **Centre d'études
Abbé Trèves**

Tel. +39 320 3029058

abbetreves@gmail.com

www.abbetreves.org